

## BRULER SA MAISON

Dans les tableaux récents de Jérôme Boutterin, des « blobs » de couleur saturée occupent un territoire de la toile, indifférents à ce qui les entoure, la surface juxtapose des zones sans les intégrer, l'énergie plastique génère des arrondis protubérants, plages blanches, hachures, gestes, extrapolant un désordre en une seule couleur. La composition opère au plus près de sa propre déliaison. Nul pathos de l'abîme pour autant. L'instabilité de ces toiles dramatise un état pictural labile, fluctuant, difficile à rejoindre et facile à perdre : l'insouciance.

D'une certaine manière, tout le travail « monochromatique » de l'artiste crée les trajectoires d'un tel effet, sachant qu'il n'est ni spontané ni maîtrisable, qu'il se gagne en traversant une nouvelle fois certains des « comment », des « pourquoi » de la peinture. Quel rapport à son histoire, à l'expérience contemporaine ? Quelles procédures programmatiques, quelles incidences du corps ? Qu'en est-il de la logique de la forme et du fond, de la figure ? Et surtout, en quoi cette lourde masse d'interrogations peut-elle se transformer en l'objet affirmé d'une insouciance ?

La peinture de Jérôme Boutterin commence d'abord par elle-même, c'est-à-dire qu'elle commence par ne pas se justifier. Elle adopte la frontalité, le cadre délimité de la toile, la décontextualisation, la matière picturale comme son aire d'effectivité. L'association de chaque toile à une seule couleur ne répond pas d'une idée de la peinture, mais correspond à une « action restreinte ». C'est une contrainte

par laquelle le désordre pictural s'aggrave et se tient tout à la fois. Un moment du travail, pas son essence.

Dans ces tableaux, la couleur n'est pas une, une couleur se différencie en segments, sa variation enveloppe de multiples dimensions. Sur nos boîtes de crayons de couleur, on a appris que le jaune avance tandis que le bleu recule. Ici, on voit que le bleu avance et que le bleu recule, selon ses degrés de saturation et les dynamiques qui s'y combinent. La superposition de deux valeurs de bleu fabrique tour à tour la dimension de la profondeur, une stratification, le retour de la surface. Dans un tableau de 2008, trois arrondis délavés semblent repousser, voire obturer une zone de hachures sombres. Une masse dense de bleu accoste le gribouillis clair, si bien que les deux formes se trouvent sur un même plan : voilà que les figures apparaissent comme des morceaux du fond. Rien ne reste à sa place. Puisque la couleur est intrinsèquement relation, une seule couleur peut l'être tout autant. Enfin, *last but not least*, il y a la logique de la série. Rose pétant, bleu foncé ou bleu pâle, violet, ocre, orange. Le travail de la couleur est simultanément dans chaque couleur prise isolément et dans la palette qu'ensemble déclinent les tableaux.

La saturation est variation chromatique. Mais elle intervient tout autant dans la distribution de la surface, auquel cas elle a pour contraire la juxtaposition. Tantôt les traces voisinent sans se recouvrir, les unes se tenant à la limite des autres, dessinant des territoires distincts. Le regard circule, saute de l'un à l'autre. Tantôt, elles se recouvrent, leurs formes se chevauchent, se stratifient, remplissent l'espace : on voit un paysage emmêlé de

peinture. Ces ambiances discontinues ou concentrées sont diversement habitées par des protubérances, courbes grotesques, des figures hybrides à l'échelle improbable : par la présence de corps.

Un homme oiseau perche en funambule sur le contour d'un immense organe ; il squatte le milieu vide d'un tableau. Figure élémentaire d'une cellule, d'un gros nez, d'un pétale de fleur, d'un testicule esseulé, une forme métamorphique bizarre ne cesse de se surajouter aux paysages qu'elle traverse, de parasiter les espaces dont elle adopte à chaque fois la teinte. Parfois, elle s'approche de l'animal : hippocampe, cheval, une tête de chien ou de souris, c'est selon. Son effraction répétée signale un corps saisi par sa mutabilité, son *eros*, un corps qui se dépend de son identité. C'est très exactement cette saisie qu'on appelle pensée. Ici, sa différence transite par ce blob vital qui habite les tableaux, s'y épanche, y traîne, voire s'y dissipe, telle une exaspération constante.

Qu'en est-il du rapport de Jérôme Boutterin à l'histoire de la peinture, au présent ? Gestes empruntés à l'expressionnisme abstrait, figures chimériques réminiscentes d'Odilon Redon, logique du décoratif, chromatisme pop : chacun de ces moments est présent, aucun ne détermine plus une cohérence d'ensemble. Dans une toile orange, un geste appuyé est venu se loger dans le haut du tableau, au-dessus d'une figure rappelant un hippocampe. L'énergie souveraine du tracé est coupée par le cadre. On imagine, non pas une débordante expression intérieure, mais la peinture orange débordant sur le mur. Dans la surface du tableau, l'indice corporel de la main

forme un cumulus de pigment suspendu : c'est une trace parmi d'autres, pas une signature.

Ces toiles sont décoratives et ne le sont pas, ou plutôt, elles ne le sont plus de l'être trop. Les toiles les plus récentes aggravent cette inadéquation. Il y a toujours quelque chose qui vient gâcher le rythme, une tache un peu trop disruptive, un déséquilibre prononcé. Si le décoratif, comme le veut Matisse, « canalise l'esprit du spectateur de manière à ce qu'il s'appuie sur le tableau mais puisse penser à tout autre chose qu'à l'objet particulier, s'il est retenu sans être tenu », ici se joue quelque chose de moins opératoire, voire de carrément bancal. Ces tableaux au bord de se défaire ne tiennent que par l'agencement de notre regard, par des effectuations précises de ce qui les dérègle, les déroutent.

Ces multiples emprunts ne sont pas travail de mémoire, mais de désaffiliation : c'est l'étrange effort de produire une nouvelle zone d'oubli. Tout se passe comme si l'artiste entrait en sympathie avec une peinture, une procédure, un courant pour relancer le petit « tourbillon de vie » qui constitue son propre désir. Dans une conversation, Cage dit à Guston : « Quand tu commences à travailler, tout le monde est dans ton atelier – le passé, tes amis, ennemis, le monde de l'art, et surtout tes propres idées, tous sont là. Mais pendant que tu continues à peindre, ils commencent à partir, un à un, et tu es laissé complètement seul. Ensuite, si tu as de la chance, même toi tu pars ». Voilà Jérôme Boutterin, comme je l'imagine dans son atelier.

**Par Antonia Birnbaum, octobre 2012, publié dans le catalogue « Jérôme Bouterin », édité par le Domaine de Kerguéhennec. Exposition du 21 Octobre au 30 Decembre 2012.**